

## DE L'INCOMPRÉHENSIBLE

Contre les Anoméens, en l'absence de l'évêque

1. Qu'est ceci ? le pasteur est absent, et les brebis gardent à merveille l'ordre accoutumé. Mais n'est-ce pas là le signe du bon pasteur et son devoir, de veiller à la garde de son troupeau et de l'entourer de sa sollicitude, non-seulement quand il est présent, mais encore quand il en est éloigné ? Les animaux privés de raison, lorsque n'est plus là celui qui doit les conduire aux pâturages, restent forcément parqués dans la bergerie et s'ils en sortent sans être conduits par le berger, les voilà qui se dispersent et s'égarer. Rien de semblable ici : l'éloignement de votre pasteur ne vous a pas empêchés de vous rendre avec l'exactitude et la régularité la plus parfaite aux pâturages connus. Il est vrai cependant que votre pasteur est au milieu de vous sinon de corps au moins de cœur; et, bien qu'il soit matériellement loin de vous, l'ordre que nous voyons atteste sa présence. C'est là ce qui redouble pour lui mon admiration, et je le proclame heureux de ce qu'il a pu vous inspirer un tel zèle. Un général ne se fait jamais mieux remarquer, que IOI'BqUe l'ordre règne dans l'armée, même en son absence. C'est ce que Paul voulait voir se réaliser parmi ses disciples, quand il disait : «Ainsi donc, mes frères, comme vous m'avez toujours obéi, non seulement quand j'étais présent, mais encore et beaucoup plus en mon absence.» (Phil 2,12) Pourquoi ces derniers mots ? C'est que lorsque le pasteur est là, si le loup envahit le troupeau, il est aisément repoussé; tandis que, le pasteur étant éloigné, le troupeau devra se défendre lui-même et soutenir un plus rude combat. Ajoutez à cela que le pasteur, tant qu'il est présent, partage avec le troupeau le prix de la vigilance; mais qu'absent il parait abandonner tout le mérite de l'œuvre au troupeau seul. Voilà ce que nous dit notre pieux instituteur; où qu'il soit en ce moment, c'est vous, c'est votre assemblée qu'il se représente; son esprit est moins avec ceux au milieu desquels il se trouve, qu'avec vous dont il est séparé.

Je connais son ardente charité, le feu céleste qui le dévore, ce foyer divin qui brûle avec tant de force et qu'il entretient avec tant de soin au fond de son âme. Ce n'est pas lui qui peut ignorer que cette vertu est le principe, la racine, la source et la mère de toutes les autres; que toutes sans celle-là nous seraient inutiles pour le salut. Elle est la marque des disciples du Seigneur, le trait caractéristique des serviteurs de Dieu, le signe distinctif des Apôtres. «C'est à cela, disait le Sauveur lui-même, qu'on vous reconnaîtra pour être mes disciples.» (Jn 13,35) A quoi donc, je vous prie ? Est-ce au pouvoir que vous aurez de ressusciter les morts, de purifier les lépreux, de chasser les démons ? Rien de tout cela : «On vous reconnaîtra pour être mes disciples, dit-il, à l'amour que vous aurez les uns pour les autres.» Le pouvoir des miracles est un pur don de la grâce d'en haut; tandis que les devoirs de la charité réclament aussi le concours de notre zèle. Or l'homme généreux se fait moins reconnaître par les bienfaits célestes qu'il reçoit, que par les sacrifices qu'il s'impose et les bonnes œuvres qu'il accomplit : ce n'est donc pas aux miracles, c'est à l'amour qu'on devait reconnaître les disciples du Christ, d'après le Christ lui-même. Avec la charité, aucune partie de la vraie philosophie ne fait défaut à l'homme, il possède la vertu complète, universelle, absolue; mais s'il ne la possède pas, il est vide de tout bien. De là les magnifiques éloges que Paul lui décerne; mais quoi qu'il en dise, il n'en égalera jamais la dignité.

2. Comment, en effet, s'élever à la hauteur de cette vertu qui renferme en elle les prophètes et la loi tout entière, une vertu sans laquelle la foi, la science, l'initiation aux divins mystères, le martyre lui-même ne pourraient nous sauver ? «Alors même que je livrerais mon corps pour qu'il servit d'aliment aux flammes, si je n'avais pas la charité, disait l'Apôtre, cela ne me servirait de rien.» (I Cor 13,3.) Bientôt après il la déclare la reine des vertus, la source de tous les biens. «Que les prophéties disparaissent, que les langues viennent à cesser, que la science soit détruite, la charité ne finira jamais.» (I Cor 13,8) Il venait de dire: «Trois vertus subsistent maintenant, la foi, l'espérance, la charité; mais la charité est la plus grande de toutes.» (Ibid., 13) Ces quelques mots sur la charité soulèvent une question qui n'est pas sans importance : Que les prophéties et les langues doivent cesser, cela se comprend sans peine; car, lorsqu'elles auront rempli leur office, la parole sainte n'aura rien à souffrir de ce qu'elles auront disparu; et dans le fait, la lumière prophétique et le don des langues n'existent plus de nos jours, ce qui n'empêche pas l'Évangile d'être annoncé par tout l'univers. Mais c'est la destruction de la science qui présente une véritable difficulté. Après avoir dit : «Que les prophéties disparaissent, que les langues viennent à cesser,» l'Apôtre ajoute, en effet : «Que la science soit détruite.» Si la science doit être anéantie bien loin d'en être amélioré, l'état des

## PREMIÈRE HOMÉLIE

hommes n'en deviendra que plus déplorable; nous irons même jusqu'à perdre ce qui fait le caractère distinctif de l'humanité.

Que nous dit l'Écriture ? «Crains Dieu et garde ses commandements, car c'est là tout l'homme.» (Ec 12,13) Si donc la crainte de Dieu constitue réellement l'homme, et si cette crainte provient de la science, ôtez celle-ci, suivant l'hypothèse de Paul, et tout en nous est ruiné de fond en comble, l'homme disparaît, nous ne sommes pas plus que les brutes ou plutôt nous leur devenons inférieurs. C'était uniquement par là que nous l'emportions sur elles; car, pour tous les avantages corporels, ce sont elles qui l'emportent sur nous. Mais de quoi parle Paul quand il dit : «La science sera détruite ?» Il ne parle pas de la science totale, mais bien d'une science partielle et relative; c'est le progrès dans le bien qu'il appelle destruction : cette science partielle se détruit en cessant d'être partielle pour devenir complète et s'élever à la perfection. Par exemple, l'enfance disparaît, non par la destruction de l'être lui-même, mais au contraire par les développements qu'il prend et parce qu'il arrive à son état parfait: c'est ce qui a lieu dans la science. Cette science encore petite, semble dire le saint Docteur, ne sera plus désormais un petite science, puisqu'elle aura grandi. Voilà comment il faut entendre ce mot de *destruction*; ce qu'il explique lui-même plus loin d'une manière évidente. Pour éloigner de votre esprit l'idée d'une destruction absolue, pour vous bien montrer qu'il s'agit là d'un accroissement et d'un progrès véritable, à peine a-t-il prononcé ce mot, qu'il ajoute : «Notre science est restreinte, et notre prophétie, bornée; mais quand sera venu l'état parfait, toutes les bornes seront éliminées et détruites;» ce qui est partiel aura fait alors définitivement place à la perfection. C'est donc l'imperfection seule de la science qui est anéantie : en sorte que la destruction est un agrandissement, et l'anéantissement une création nouvelle.

3. Et voyez, je vous prie, la sagesse de Paul. Il ne dit pas : Il n'est qu'un petit nombre de choses qui soient l'objet de notre science; mais bien, notre science est restreinte, bornée; montrant par là que nous ne saisissons qu'une partie de chaque partie des choses. Peut-être désirez-vous savoir quelle est la partie que nous saisissons, quelle est celle qui nous échappe, si celle-ci l'emporte sur celle-là. Eh bien, sachez que vous n'en percevez qu'une petite partie, la centième pour ainsi dire, ou plutôt la dix millième; et je vais vous le démontrer. Avant de recourir au témoignage de l'Apôtre, je vous ferai voir par un exemple, autant du moins qu'un exemple peut servir à cela, l'inégalité de ce partage. Quelle est la différence entre la science que nous possédons ici-bas et celle qui nous est réservée dans la vie future ? La même à peu près qui existe entre l'enfant à la mamelle et l'homme parfait. Qu'il en soit ainsi, que l'une l'emporte d'autant sur l'autre, c'est Paul encore qui nous l'enseigne. Après avoir attesté les bornes de notre science, voulant en quelque sorte nous montrer à quel point elles sont rapprochées de nous, il ajoute : «Quand j'étais un petit enfant, mes paroles, mes pensées, mes goûts étaient ceux de l'enfance; mais depuis que je suis devenu homme, j'ai dépouillé ce qui sentait l'enfant.» (I Cor 13,11) Ainsi donc, la science présente, il la compare à l'état de l'enfant, et la science future, à celui de l'homme parfait. Il ne s'est pas contenté de dire : Quand j'étais enfant; car on est encore enfant à douze ans. Il dit : «Quand j'étais petit enfant,» un enfant à la mamelle et qui ne sait pas parler. Tels sont ceux que l'Écriture désigne par ce nom d'enfant; écoutez plutôt le Psalmiste : «Seigneur, ô notre Seigneur, que votre nom est admirable par toute la terre ! car votre magnificence s'est élevée par-dessus les cieus, et vous avez tiré votre louange de la bouche des enfants qui ne parlent pas et qu'on allaite encore.» (Ps 8,2-3) Vous voyez comme partout l'enfance est comprise de la même manière, caractérisée par ces deux derniers traits. Prévoyant en esprit à quel degré d'impudence les hommes devaient un jour se porter, l'Apôtre ne se contente pas de leur désigner par une seule marque la science nouvelle; il donne une seconde et même une troisième marque, pour rendre la chose évidente à nos yeux.

De même que Moïse, lorsqu'il fut envoyé vers les Juifs, pouvait établir sa mission par trois signes, afin que ce peuple, s'il n'écoutait pas le premier, se rendit au second, et, s'il venait à mépriser celui-ci, courbât au moins la tête devant le troisième : trois signes nous sont également donnés ici. Le premier est exprimé dans ces mots : «Quand j'étais enfant, je n'avais d'autres sentiments que ceux de l'enfance.» Le second se produit sous la forme d'un miroir; le troisième, sous celle d'une énigme. Souvenez-vous, en effet, des célèbres paroles de Paul : «Nous voyons maintenant comme dans un miroir et seulement en énigme.» La comparaison du miroir est donc le second signe qui nous révèle notre infirmité présente, l'imperfection de notre science; et le troisième est renfermé dans ce mot : «Nous voyons en énigme.» Un petit enfant voit, entend et dit même à sa façon beaucoup de choses; mais comme il ne voit, n'entend et ne dit rien d'une manière très-distincte, on ne voit en lui que le germe de la connaissance, comme du discernement. Voilà bien mon état: je sais bien des choses, mais je

## PREMIÈRE HOMÉLIE

ne sais pas le comment des choses. Ainsi je sais que Dieu est partout, et tout entier partout. Comment cela se fait-il ? je l'ignore. Je sais qu'il n'a pas de commencement, qu'il n'est pas engendré, qu'il est éternel; mais le comment, encore une fois je l'ignore. Il n'appartient pas, en effet, à la raison humaine de comprendre le mode d'être de cette substance, qui n'a reçu l'être ni d'elle-même ni d'une substance étrangère. Je sais que le Fils est engendré; mais je ne saurais dire quelle est cette génération. Je sais que l'Esprit procède; mais mon intelligence ne va pas plus loin. Je mange, j'absorbe les aliments; mais par quel art se transforment-ils pour devenir du sang, de la bile, ou toute autre humeur ? Je ne saurais le dire. Eh quoi, "nous ignorons ce que nous avons sous les yeux, ce que nous mangeons même, et nous voulons scruter la substance de Dieu !

4. Où sont donc ceux qui prétendent posséder toute science, et qui son néanmoins tombés au dernier degré de l'ignorance ? Dire, en effet, qu'on a tout reçu dès le temps présent, c'est se constituer dans un dénûment complet pour la vie future. Pour moi, lorsque j'avoue que ma science est restreinte et qu'elle doit un jour être anéantie, je m'avance vers quelque chose de meilleur et de plus parfait, puisque cette science partielle qui doit périr, sera remplacée par la science totale; mais celui qui, se disant en possession déjà de cette science totale, parfaite, absolue, déclare néanmoins qu'elle sera détruite dans l'avenir, reconnaît par là qu'il n'aura de science d'aucune sorte, celle-là devant être anéantie, et ne pouvant pas être remplacée par une plus haute science, vu que dans l'opinion de ceux qui raisonnent ainsi, elle est la science parfaite. Voyez-vous comment, avec cette obstination à vouloir tout posséder ici-bas, on n'obtient pas davantage dans le présent, et l'on se dépouille de tout pour l'avenir ? Ce mal si déplorable vient de ce qu'on ne s'est pas renfermé dans les limites que Dieu nous avait tracées au commencement. C'est ainsi qu'Adam perdit la gloire dont il était revêtu, parce qu'il voulut en avoir une plus grande. C'est ce qui arrive fréquemment aux avarés : à force de vouloir augmenter leur trésor, plusieurs le perdent. C'est l'image des hommes qui supposent pouvoir posséder toute science en ce monde: cette prétention leur ôte même la science partielle à laquelle ils avaient droit. Je vous exhorte donc à ne pas imiter une semblable folie. N'est-ce pas, en effet, une folie extrême que de prétendre savoir à fond ce qu'est la substance divine ? Je vais vous le démontrer par ses interprètes mêmes. Non seulement les prophètes paraissent ignorer ce qu'est la substance de Dieu; mais encore ils hésitent quand il faut se prononcer sur la grandeur de sa sagesse, bien que la sagesse provienne de la substance, et non point celle-ci de celle-là. Puis donc que les prophètes sont incapables d'embrasser la sagesse divine, n'est-il pas réellement fou celui qui prétend soumettre à son appréciation la divine substance ?

Ecoutez ce que dit le Prophète royal : «Elle est admirable la science que vous avez de moi.» (Ps 138,6) Mais un peu plus loin il s'écrie : «Je vous louerai, parce que votre grandeur a éclaté d'une manière terrible.» (Ibid., 14) Que signifie cette dernière expression ? Il y a bien des choses que nous admirons, mais non avec un sentiment de terreur; nous admirons la beauté des édifices et celle des tableaux, la fleur de la jeunesse et l'éclat de la vie, nous admirons encore la vaste étendue de la mer et ses gouffres immenses, et c'est quand nous songeons à sa profondeur que la frayeur se mêle à notre admiration. De même, en jetant les yeux sur l'océan sans fond et sans rivage de la sagesse de Dieu, le Prophète est comme saisi de vertige; frappé de crainte et de stupeur, il recule à l'aspect de cet abîme et s'écrie : «Je vous louerai, parce que vous vous êtes manifesté d'une manière terrible, parce que vos œuvres sont admirables. C'est là ce qui lui faisait dire aussi : «Je suis tombé dans l'admiration devant votre science; elle s'élève et s'affermite au-dessus de moi, je ne saurais en porter le fardeau.» Voyez la reconnaissance du serviteur : Je vous rends grâce, Seigneur, semble-t-il dire, parce que vous êtes un maître incompréhensible. Ce n'est pas de la substance divine qu'il parle, car il est évident de soi que cette substance est incompréhensible: c'est de la présence de Dieu dans tout l'univers qu'il est ici question, et le Prophète déclare qu'elle échappe à sa pensée. Plus tard il revient sur cette présence universelle de Dieu: «Si je m'élève dans les cieux c'est votre demeure: si je descends aux enfers, vous y êtes encore présent.» C'est-à-dire qu'il est présent partout. Voilà ce que le Prophète ne saurait comprendre; il reste dans l'immobilité, tel qu'un homme surpris par d'épaisses ténèbres; la seule pensée des mystères le glace de terreur. N'est-ce donc pas l'excès de la démence à des hommes qui sont bien loin d'avoir le même degré de grâce, de scruter avec curiosité la substance divine ? Et néanmoins le même Prophète disait : «Les choses incertaines et cachées pour nous de votre sagesse, vous me les avez manifestées.» (Ps 50,8) Et, malgré cette connaissance qu'il avait des plus profonds mystères de la sagesse de Dieu, il la proclame encore incommensurable, incompréhensible. «Le Seigneur est grand, dit-il ailleurs, grande est sa puissance, et son

## PREMIÈRE HOMÉLIE

intelligence n'a pas de nombre.» (Ps 144,3) Cela revient à dire qu'elle se dérobe à toute compréhension. Mais quoi la sagesse de Dieu est incompréhensible pour le Prophète lui-même, et nous pourrions comprendre la substance ? N'est-ce pas une évidente folie ? Encore une fois, sa grandeur n'a pas de bornes, et vous en assignez à sa substance !

5. C'est sous l'inspiration de la même pensée qu'Isaïe disait : «Qui racontera sa génération ?» (Is 53,8) Il ne dit pas : Qui raconte; mais bien : Qui racontera ? C'est une chose que le temps ne saurait rendre possible. «Admirable est votre science sur moi,» s'écriait David; mais ce n'est pas seulement en son propre nom, c'est au nom de la nature humaine tout entière qu'Isaïe renonce à raconter la génération divine. Voyons si Paul, enrichi qu'il était d'une plus grande grâce, a su ce qu'ignorait le Prophète. Mais n'est-ce pas lui qui s'exprime en ces termes: ex Notre science est partielle et bornée aussi bien que notre prophétie ?» (I Cor 13,9) Et cet aveu se trouve consigné dans d'autres passages; l'Apôtre y revient, en parlant, non de la substance, mais de la sagesse que l'ordre providentiel fait éclater, et cette sagesse, il ne la considère même pas dans ses applications au monde supérieur, aux anges, aux archanges, aux vertus qui peuplent les cieux, il la saisit dans cet humble séjour de notre mortalité. Ici-bas même, il ne l'envisage pas dans son ensemble, en tant qu'elle dirige la marche du soleil, qu'elle crée chaque jour des âmes innombrables, qu'elle forme les corps, qu'elle pourvoit à la nourriture des hommes et à la conservation de l'univers; non, laissant de côté ces magnifiques aspects, il ne saisit la Providence que par un point en quelque sorte imperceptible, la réprobation des Juifs et l'adoption des Gentils : à cette vue, comme s'il était élevé sur le bord d'une mer immense ou d'un ténébreux abîme, les yeux éblouis, il se rejette aussitôt en arrière, en faisant entendre ce cri : «Ô profondeur des richesses, de la sagesse et de la science de Dieu ! que ses jugements sont insondables !» (Rom 11,33) Remarquez le choix de ce dernier mot, au lieu d'incompréhensible, insondable. Or si nous ne pouvons pas les sonder, encore moins pouvons-nous les embrasser. Il est encore dit de Dieu qu'on ne saurait reconnaître ses voies. Quoi ! ses voies vous restent cachées, et vous prétendriez le saisir complètement lui-même ? Et que dis-je, les voies du Seigneur ? Mais nous sommes hors d'état de comprendre même les récompenses qu'il nous a promises. «Ni l'œil de l'homme n'a vu, ni son oreille entendu, ni dans son cœur ne s'est élevé ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment.» (I Cor 11,9) Le don même qu'il nous fait déjà ne saurait être exprimé: «Grâces soient rendues à Dieu, dit le même Apôtre, à cause du don inénarrable qu'il nous a fait;» (II Cor 9,15) puis encore : «La paix du Seigneur dépasse toute intelligence.» (Phil 4,7) Que dites-vous ?

Voilà donc qu'on ne saurait ni sonder les jugements de Dieu, ni reconnaître ses voies; la paix: qu'il donne dépasse tout entendement comme toute expression, les biens qu'il promet ne peuvent pas même être saisis par le cœur, sa grandeur n'a pas de bornes, sa prudence échappe à toute appréciation : tout est incompréhensible en lui; lui seul serait compréhensible ! Parler ainsi, n'est-ce pas l'hyperbole de la démente ? Forcer l'hérétique à rester, ne le laissez pas s'enfuir: Dis-moi, qu'enseigne Paul ? Il enseigne que notre science est partielle sur Dieu. – Oui, me répond-il; mais l'Apôtre ne parle pas de la substance, il parle du gouvernement divin, des dispositions de la Providence. – Excellent ! Si ce que tu dis était vrai, il ne nous serait que plus aisé de remporter la victoire; car si les dispositions du gouvernement divin sont incompréhensibles, combien plus Dieu ne doit-il pas l'être lui-même ? Mais cela même n'est pas, l'Apôtre parle de Dieu plus que des dispositions de sa Providence; écoutez ce qui suit. Après ces mots : «Notre science est partielle aussi bien que notre prophétie,» il ajoute : «Je ne connais maintenant qu'en partie, mais alors je connaîtrai comme je suis connu moi-même.» Par qui donc est-il connu ? serait-ce par les dispositions de la Providence ? Evidemment c'est par Dieu. C'est donc de Dieu qu'il a une connaissance partielle. Ceci ne veut pas dire cependant qu'il connaît une partie de la substance divine et qu'il ignore l'autre, l'être divin étant parfaitement simple j il , veut dire qu'il connaît l'existence de Dieu, mais non la substance; il proclame sa sagesse, mais sans savoir jusqu'à quel point il est liage; il n'ignore pas qu'il est grand, mais il ignore le mode et l'étendue de cette grandeur; il sait qu'il est présent partout, qu'il pourvoit à tout, qu'il tient dans sa main tous les êtres et les conserve avec soin, mais de quelle manière, c'est ce qu'il ne sait pas, et de là cette parole : «Notre science est partielle aussi bien que notre prophétie.»

6. Mais, si vous le voulez bien, laissons-là Paul et les prophètes, pour nous élever dans les cieux : voyons s'il est là des intelligences qui connaissent la substance de Dieu. Il est vrai que si nous en rencontrons de telles, elles n'auront rien de commun avec nous j car il existe une grande différence entre les anges et les hommes. Or vous pouvez aisément vous convaincre que cette connaissance n'appartient à aucune puissance créée, puisque vous avez

## PREMIÈRE HOMÉLIE

en cela le témoignage même des anges. – Eh quoi, me direz-vous, parlent-ils donc là-haut de la substance divine ? Est-ce une question qu'ils agitent entre eux ? – Nullement. – Quoi donc ? – Ils glorifient, ils adorent Dieu, ils ne cessent de faire retentir les célestes parvis d'hymnes triomphales et de chants mystérieux. «Gloire à Dieu dans les hauteurs du ciel» (Luc 2,14) s'écrient les anges, et les Séraphins répondent : «Saint, saint, saint;» (Is 6,3) Et ces purs esprits détournent les yeux, ne pouvant supporter l'éclat même adouci de la majesté divine. Les Chérubins disent à leur tour : «Bénie soit la gloire de Dieu, du lieu même où il réside.» (Ez 3,12) Ce n'est pas que Dieu ait besoin d'un lieu quelconque, loin de là; c'est pour exprimer, comme cela nous est possible, cette pensée : où qu'il soit, quelle que soit sa manière d'être, si nous pouvons même employer de telles expressions en parlant de Dieu; c'est qu'après tout nous n'avons qu'une langue humaine. Remarquez-vous la sainte frayeur qui règne dans les cieux, et l'insolent mépris qui domine sur toute la terre ? Là haut des cantiques de gloire, ici-bas les recherches de la curiosité; d'une part on se livre aux louanges, de l'autre on remue des questions inutiles. Les habitants du ciel baissent les yeux, ceux de la terre voudraient bien plonger leurs regards dans les abîmes de l'infini. Qui ne serait saisi de douleur ? Qui ne déplorerait l'imprudence, l'extrême folie de ces derniers ?

Je voulais traiter ce point avec plus d'étendue; mais, comme j'aborde maintenant pour la première fois cette lutte, il vous sera sans doute avantageux de vous en tenir à ce que nous venons de dire, de peur que les flots impétueux et l'abondance de la doctrine qui va se dérouler à vos yeux n'en détruisent le souvenir dans vos Ames. Au fond, si Dieu nous en accorde la grâce, nous traiteront ce sujet avec toute l'étendue qu'il mérite. Il y a déjà longtemps que je voulais l'aborder devant vous; mais j'hésitais, et je renvoyais d'un jour à l'autre, parce que je voyais accourir à nos discours et nous prêter une oreille favorable un grand nombre de ceux qui sont infectés par l'erreur. C'est pour ne pas les éloigner que je m'abstenaient encore d'une semblable discussion, me réservant de la commencer sans détour quand j'aurais sur eux plus de prise. Grâce à Dieu, ce sont eux-mêmes qui nous engagent maintenant à descendre dans l'arène. Je me suis donc avec confiance préparé pour le combat; j'ai saisi les armes qui renversent tout raisonnement et tout orgueil s'élevant contre la science de Dieu. Mais ces armes me serviront pour relever des frères abattus, et non pour frapper des adversaires. Telle est la vertu de ces armes: pendant qu'elles terrassent les contradicteurs obstinés, elles ravivent les âmes soumises et zélées; elles ne blessent pas, elles guérissent.

7. Ne nous emportons donc pas contre ces hommes égarés, ne les traitons pas avec colère ; discutons leurs idées avec modération; rien n'est fort comme la modération et la douceur, deux vertus que Paul nous recommande instamment en ces termes : «Le serviteur de Dieu ne doit pas être querelleur, mais il doit plutôt être doux à l'égard de tout le monde.» (II Tim 2,24) Ce n'est donc pas seulement à l'égard des frères, mais à l'égard de tous les hommes, qu'il faut pratiquer la douceur. Ailleurs il dit : «Que votre modestie soit connue de tous les hommes.» (Phil 4,5) La parole est formelle; pas d'exception possible. Quel bien trouverez-vous à aimer ceux qui vous aiment ? est-il dit dans l'Evangile. Si même une amitié vous est nuisible et peut vous entraîner à l'impiété, vous êtes dans l'obligation de la rompre, serait-ce avec des parents. «Si votre œil droit vous scandalise, arrachez-le et jetez-le loin de vous.» (Mt 5,29) Ce n'est pas évidemment du corps qu'il s'agit dans ce texte. Comment cela pourrait-il être ? si le corps était accusé du scandale, l'accusation remonterait jusqu'au Créateur. De plus, ce n'est pas un seul œil qu'il faudrait arracher; le gauche, qui resterait encore, ne nous scandaliserait pas moins que le droit. C'est même cette dernière désignation qui vous fait comprendre qu'il n'est pas question de l'organe corporel, mais bien d'un ami qui vous serait aussi cher que votre œil droit. Car celui-là même, vous devez le repousser et vous en séparer, s'il vous scandalise. En effet, à quoi vous sert d'avoir votre œil, s'il doit causer la ruine de tout le corps ? Lors donc que les amitiés nous sont nuisibles, ne craignons pas de rompre avec les amis; mais quand elles ne portent aucune atteinte à la piété, rien n'empêche d'avoir des amis et de cultiver leur doux commerce; quand enfin vous ne leur êtes d'aucune utilité, tandis qu'ils vous sont préjudiciables, au moins gagnerez-vous à la rupture de n'avoir plus de perte à essuyer. Fuyez donc les amitiés nuisibles; c'est la fuite, entendez-le bien, qui vous est conseillée, non les querelles et les contestations. Paul vous dit : «S'il vous est possible, autant qu'il est en vous, ayez la paix avec tous les hommes.» (Rom 12,18)

Vous servez un Dieu de paix : Celui qui chassait les démons et répandait d'innombrables bienfaits, s'entendit traiter de démoniaque; et cependant il ne fit pas tomber la foudre sur ceux qui l'outrageaient ainsi, il ne les anéantit pas, il ne brûla pas cette langue impudente et criminelle, bien qu'il pût se venger de la sorte; il se contenta de repousser

## PREMIÈRE HOMÉLIE

l'accusation : «Non, je ne suis pas possédé du démon, mais j'honore Celui qui m'a envoyé.» (Jn 8,49) Et quand le serviteur du grand prêtre l'eut frappé, que dit-il ? «Si j'ai mal parlé, rendez témoignage de ce mal; et si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous ?» (Jn 18,23) Eh quoi ! le souverain Seigneur des anges se disculpe, entre en explication avec un domestique ? A quoi bon de plus longs discours ? Vous n'avez qu'à repasser dans votre esprit cette parole, à la méditer souvent : «Si j'ai mal parlé, rendez témoignage; si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous ?» Considérez avec attention quel est celui qui parle, à qui il parle, et sur quel sujet; ces paroles vous seront comme un divin et perpétuel cantique, elles suffiront à guérir votre cœur de toute enflure. Oui, considérez la dignité de celui qui est outragé, la bassesse de celui qui l'outrage, la grandeur de l'outrage même. Cet esclave ne se borne pas à des injures, il en vient aux coups; il ne se contente pas d'un coup quelconque, il donne un soufflet, c'est-à-dire le plus outrageant de tous les coups. Le Sauveur supporte tout, néanmoins, afin de vous enseigner la patience par un exemple qui parte de plus haut. Ne nous contentons pas de raisonner maintenant là-dessus; gardons-en le souvenir pour en user dans l'occasion. Vous louez mon discours; ah ! louez-le par vos œuvres. L'athlète ne s'exerce dans la palestra que pour montrer ensuite dans les combats réels l'utilité de ces exercices. Et vous aussi, quand la colère vous livrera ses assauts, rappelez-vous ce que vous aurez entendu, et que ces mots soient fréquemment dans votre bouche : «Si j'ai mal parlé ...» Si j'aime à les redire devant vous, c'est pour qu'ils vous rappellent l'instruction tout entière, pour qu'ils ne s'effacent plus de votre mémoire, et que l'utilité de ce souvenir se manifeste dans votre conduite. Si ces mots sont ineffacement écrits sous les yeux de notre âme, nul de nous dont le cœur soit assez insensible, assez ingrat et dépourvu de sens pour se laisser emporter par la colère; ils serviront de bride et de frein à votre langue quand elle s'écartera du droit chemin; ils comprimeront l'enflure de notre cœur, et, nous retenant à jamais dans les limites de la modération et de la vertu, feront régner en nous la paix parfaite. Puisse nous jouir de cette paix sans crainte de la perdre, par la grâce et l'amour de Jésus Christ, notre Seigneur, qui possède avec le Père et l'Esprit saint la gloire, le règne et l'adoration, maintenant et toujours, dans les siècles des siècles. Amen.